

AFRICAN PSYCHO D'ALAIN MABANCKOU ENTRE PARODIE DES THESES SUR LA CRIMINALITE ET PARADE LITTERAIRE ET INTELLECTUELLE

Abibou SAMB

Université Cheikh Anta Diop Dakar, Sénégal.

asamb9505@gmail.com

Résumé

Cet article, dans la trame des réflexions majeures sur les poétiques littéraires du tout-monde des « enfants de la postcolonie », compte examiner comment dans African psycho d'Alain Mabanckou, les thèses scientifiques et populaires empiriques sur la criminalité ont été recyclées avec persiflage inédit dans le souci de les remettre en cause. Pour ce faire, il a tenté de démontrer d'abord, que ces thèses, qui ont retrouvé les causes de la criminalité dans le patrimoine génétique de l'être criminel ou dans les dégénérescences congénitales, sont frappées de limites. Ensuite, pour nous amener à repenser les véritables sources de ce fléau, il nous invite à aller exhumer les véritables causes de ce phénomène social dans la société. En outre, à cette problématique d'une actualité brûlante, le second axe de notre étude, s'est intéressé au débat aussi déconcertant sur la grille d'appréciation du talent chez l'écrivain et les véritables caractéristiques qui sous-tendent d'une part, les fabriques intertextuelles et fragmentaires et, d'autre part, le moule du langage hybride, tous réceptacles des moutures tout-monde.

Mots-clés : *criminalité, thèses, parodie, talent, intertextualité, tout-monde, roman*

Abstract

This article, in the framework of the major reflections on the literary poetics of the "All-world "of "the post colony's children", tries to examine in Alain Mabanckou's African- psycho the scientific theses and popular empirics on criminality have been recycled with unpublished mockery in order to

challenge them. To do so, he has tempted to demonstrate first, that those theses which found out the causes of criminality in the genetic heritage of the criminal human being or in congenital degenerations, are hit by limits; a state of fact that invites us to rethink the real sources of this scourge, he invites us to unearth the real causes of this social phenomenon in society. In addition, to this problematic of a burning actuality, the second axis of our study is interested in the disconcerting debate on the grid of appreciation of the talent in the writer and the real characteristics which underlie a on the one hand, the intertextual and fragmentary works and, on the other hand, the mold of the hybrid language, all receptacles of the all-world versions.

Keywords: criminality, theses, parody, talent, intertextuality, all-world-novel.

Introduction

En lieu et place du concert des civilisations, « du donner et du recevoir », crédo des Anciens et pionniers de la Négritude, les « enfants de la postcolonie » se démarquent des sentiers battus et innovent une esthétique du « face à face » des cultures ; disons plutôt une littérature hybride visant la quête d'une nouvelle identité, d'une promotion de l'homme noir qui ne réclame plus une légitimation de quoi que ce soit à qui que ce soit. Cette esthétique, en gestation de l'architectonique d'un roman où l'intertextualité, est adulée à l'extrême, la thématique au carrefour des civilisations, brouille la nationalité du romancier africain qui, désormais, parle avec une voix de l'universel.

Ainsi, dans le registre de l'universalité de la thématique validée par le critère d'actualité, comment *African psycho* (2003) d'Alain Mabanckou pourrait-il être considéré comme un chef-d'œuvre pour cette littérature décomplexée et véritablement contemporaine ? La criminalité et le banditisme qui constituent la toile de fond de son intrigue, sont-ils de cuisantes préoccupations universelles, transculturelles et transnationales ?

Ainsi, en abordant, avec un ton satirique, la peinture des thèses arrêtées sur la criminalité, l'auteur nous invite à une reconsidération de ce phénomène. Sous un autre registre, il instigue, entre autres, que les théories du « criminel-né » de Cesare Lombroso (1887), de « la phrénologie » de François-Joseph Gall (1838), voire les thèses empiriques populaires sur la criminalité charrient des limites. En réalité, dans la trame narrative de cette fiction à allure protéiforme, la plume « mabanckounienne » a démontré que la criminalité, loin d'être un phénomène individuel lié à des particularités génétiques, reste un fait social avec des causes sociales. Dès lors, un certain nombre de questions s'impose : comment, au détour de ces théories, Alain Mabanckou, à juste titre, a pu réussir à faire repenser les causes de la criminalité ? Comment il a pu également calquer, dans la maïeutique de ce thème majeur, les préoccupations idéologiques et scripturaires des « enfants de la postcolonie » qui versent dans la redéfinition du talent et de l'acte littéraire, loin des frontières ?

Pour analyser cette problématique, nous allons, d'une part, en s'appuyant sur le structuralisme linguistique qui tient sur la matrice interne du texte, étudier l'ensemble des situations sociales qui génèrent la criminalité et l'univers dans lequel se cristallise cet état d'esprit pour remettre en doute ces théories et croyances empiriques. D'autre part, nous essayerons de démontrer comment l'auteur, dans une sorte de parade littéraire et intellectuelle entretenue par un style hybride et une fabrique intertextuelle, force la curiosité du lecteur et l'amène à adhérer aux postulats de la littérature tout-monde qui invitent à repenser l'acte littéraire et les critères du talent chez l'écrivain.

1. La criminologie en marge des théories scientifiques et empiriques

La lecture des travaux de Cesare Lombroso sur la « description, l'étude de ce criminel-né qu'est consacré le présent ouvrage » (C. Lombroso, 1886, p. 16), d'Enrico Ferri articulés sur « l'analyse de plusieurs autres types de criminels que crée sans cesse l'art » (E. Ferri, 1908, p. 6) pourrait, pour ne citer que ces quelques ouvrages, nous permet d'admettre avec la réflexion de Marc Renneville (2004) dans ses notes de lecture intitulées « Le criminel-né : imposture ou réalité ? » que la criminalité demeure une préoccupation cuisante dans beaucoup de domaines de la recherche. Elle serait, si nous nous limitons au propos de Lombroso et de beaucoup d'études faites sur l'anthropologie de la criminalité, un fait lié à la génétique.

Le criminel complet, réunissant la plupart des caractères de son type, a généralement une faible capacité crânienne, une mandibule pesante et développée, une grande capacité orbitaire et un indice orbitaire analogue à celui des crétins, des arcades sourcilières saillantes. Son crâne est souvent anormal, asymétrique ».
(C. Lombroso, 1886, p. 16).

Cette thèse, nous la retrouvons, sous un registre polémique infirmatif, « réchauffée », reniée avec persifflage dans le propos du narrateur personnage :

Je n'ai rien de particulier qui intéresserait ceux qui pensent qu'on naît criminel. Je dis que ce sont des âneries, ces théories-là ! Et puis quoi encore ? Dire qu'il y a des gens qui passent leur existence à étudier, à analyser tout ça de très près ! N'ont-ils rien d'autre à faire ? Je commencerai à y croire le jour où les criminels, les vrais, enseigneront eux-mêmes

leur science. La plupart du temps, ce sont des cranes d'œuf n'ayant aucune pratique criminelle qui assomment de ré citations qu'ils ont apprises dans les livres écrits par des gens aussi menteurs qu'eux. (A. Mabanckou, 2003, pp. 13-14)

Dans ce passage, la pédagogie cavalière sur les sources qui irriguent la veine criminelle de l'auteur à travers la voix de son héros narrateur réincarné dans la figure du criminel, remet en question les thèses scientifiques qui exhumeraient les causes de la criminalité dans le patrimoine génétique du criminel, du bandit. Non seulement, pour lui les postulats sur la criminalité sont erronés « ce sont des âneries », ce que est confirmé par son anatomie, mais il censure, taxe de futile la criminologie et traite de menteurs tous les acteurs qui ont tenté ou essayer de recycler ces théories alors qu'ils n'ont jamais été auteurs ou victimes d'un acte criminel. En ce qui le concerne, la vérité de ce qui fait le criminel serait seulement connue et détenue par les criminels ; ce qui reste discutable.

Outre les thèses scientifiques qui traquent les stigmates visibles et invisibles de la criminalité dans le tissu biologique du criminel, les consensus empiriques et populaires tentent de rapprocher certaines difformités du corps du phénotype criminel.

Angoualima avait de l'intuition, le crime et le banditisme lui allaient comme un gant. Vous vous imaginez quelqu'un qui était né avec un doigt de plus à chaque main ? Ce n'était même pas ces petits doigts supplémentaires qu'on remarque chez certains individus et qu'une opération chirurgicale corrigerait avec succès. C'étaient de vrais doigts, aussi nécessaires que les dix autres qu'il pouvait agiter, et qu'il

utilisait sans doute pour se gratter les parties inaccessibles du corps, mais aussi pour assouvir ses pulsions criminelles. Je n'ai pas ces doigts supplémentaires, je le sais. Je n'en fais pas une histoire. (A. Mabanckou, 2003, p. 13)

En dehors du ton satirique et moqueur, le narrateur nous instruit de sa posture sceptique à l'égard de l'opinion populaire sur la spécificité du portrait physique du criminel. Certes, son idole était victime d'une dégénérescence congénitale « ces petits doigts supplémentaires » ; ce qui semblerait corroborer la thèse empirique, mais lui, il ne ressemble en rien, dans ce sens, à ce dernier et n'en fait aucun souci car les causes de son option sont ailleurs.

Par ailleurs, pour le marquis de Vauvenargues « l'homme est libre de choisir le bien ou le mal. Ainsi donc, on pouvait fort bien choisir, comme le répéteront ensuite les anthropologues du XIX^e siècle, le crime comme métier » (M. Renneville, 2005) ; et pour renchérir cette option centrée sur le choix individuel, il emprunte au marquis ce propos :

Il se trouve des hommes qui ont pris le crime comme un métier ; qui, cachés au fond des grandes villes, y composent comme un peuple à part, vivant sans règles, sans frein, sans crainte des dieux ; sur qui l'honneur ne peut plus rien, en qui ne reste aucun sentiment de honte ou d'humanité ; malheureux que l'attrait du mal a entièrement abrutis, que la misère et le goût de plaisir ont voués dès leur enfance à l'infamie, et qui ne semblent être sur la terre que pour la perte ou pour l'effroi des autres hommes. (Vauvenargues, 1968, p. 3)

À bien des égards, une lecture hâtive de ce propos, rapproché aux premiers mots du narrateur qui ouvrent cette fiction « j'ai décidé de tuer Germaine le 29 décembre. J'y songe depuis des semaines parce que, quoi qu'on dise, tuer une personne nécessite une préparation à la fois psychologique matérielle » (A. Mabanckou, 2003, p. 11), pourrait naïvement déduire qu'on ne nait pas criminel, qu'il n'y a pas, a priori, une anatomie figée, mais on devient criminel, on choisit de l'être. Mais quand et surtout pourquoi ? Voilà la véritable interrogation qu'Alain Mabanckou, en marge des postulats scientifiques et empiriques compte répondre par la trajectoire de vie de son héros. Dans la posture du marquis, le champ d'action du criminel, son état d'esprit, ses pratiques ignobles et crapuleuses et surtout le moment où entre en incubation l'option, sont précis. Certes, il y a une volonté dans le choix, mais les véritables raisons qui sous-tendent cette option sont méconnues.

Ainsi, en renvoyant dos à dos toutes les thèses, l'auteur, dans la recherche des causes réelles de ce phénomène social, procède à un diagnostic, sans complaisance et dans un ton moqueur de l'ensemble des circonstances d'incubation de la criminalité et du banditisme et l'univers dans lequel se forge l'état d'esprit du criminel. Alain Mabanckou, dans la structure organique de son œuvre a fait le tour d'horizon de tous les segments de la société qui entrent en jeu, entretiennent et encouragent la genèse et la prolifération de ce mal connu de toutes communautés humaines. Dès les premières lignes de l'œuvre, nous pouvons admettre que l'acte criminel exige, avant toute opération, une double préparation psychique et matérielle. Comme chez toute personne normale, le bandit n'agit aucunement par improvisation, tout acte est préparé et planifié mais avec un tempérament qui lui est spécifique ; c'est pourquoi il n'est pas donné à toute personne de commettre un crime.

Dans le chapitre premier, l'exploration des causes s'intéresse d'abord aux circonstances de naissance du criminel : « Nous étions des enfants ramassés, parce que beaucoup de mères d'alors, à la suite d'une grossesse non désirée, attendaient le jour de l'accouchement pour s'échapper en douce de la maternité et laisser à l'État la charge de s'occuper de leur progéniture » (A. Mabanckou, 2003, p.21). Cette révélation faite sur les circonstances de naissance du héros interpelle la responsabilité et la culpabilité de la société qui, le plus souvent, lésine avec la gestion rigoureuse de la prostitution. À travers ce passage, un fait social qui ignore la nationalité est indexé. L'enfant naturel, comme le désigne la société, issu de la prostitution, est né avec un remord, une « blessure » saignante et incurable à venger, un honneur et une humanité perdus d'avance face à l'enfant légitime.

En fait, la société en général, le gouvernement, en particulier, pourrait avoir du mal à maîtriser ce phénomène social pour combattre la criminalité à la source ; mais l'État ne devrait s'autoriser à ne trouver aucune justification pour l'absence d'un système éducatif efficient de récupération et de réinsertion de ces enfants. Malheureusement il fuit ses responsabilités en sollicitant des familles d'accueil et, pire la façon dont l'opinion publique le stigmatise et le diabolise ne fait qu'aggraver et gangrener le mal :

J'avais fui la plupart des familles dans lesquelles le gouvernement me plaçait de force. [...]. J'exécrais l'idée de vivre dans ces familles d'accueil qui, malgré leur élan philanthropique, regardaient « l'enfant ramassé » comme un animal trouvé dans la rue et à qui on donne du lait en attendant que ses propriétaires viennent le réclamer. Je réussissais toujours à m'échapper de ces

forteresses, et Dieu sait combien d'entre elles m'ont accueilli. C'est d'ailleurs à cette période que j'allais exécuter mon premier acte dangereux, plutôt dans l'intention de me défendre puisque j'étais acculé... (A. Mabanckou, 2003, pp. 20- 21)

En marginal, face à cette société hypocrite qui ruse avec de la sincérité de leurs rapports, une sorte de haine commence à habiter l'esprit de l'enfant ramassé. Les premières pulsions d'exécration germent, une prise de conscience sur les causes de son malheur irréversible l'irrite et l'entraîne à détester d'abord ses géniteurs, ensuite la société ingrate. Dans cette situation d'écartèlement, la vengeance s'impose comme première option.

J'ai toujours imaginé la femme qui m'a mis au monde en train de courir avec des pagnes imbibés de liquide amniotique. Je ne sais pas pourquoi je m'accroche à cette image morbide, mais je pense que si je pouvais tuer toutes les femmes de la terre, je commencerais par ma mère, pour peu qu'on me la montre, même maintenant. Je lui arracherais son cœur de roc que je ferais cuire dans un fourneau de mon atelier et je le mangerais avec des patates douces en me léchant les doigts devant le reste de son corps en putréfaction. (A. Mabanckou, 2003, p. 21)

À défaut de passer, *hic et nunc*, à l'acte criminel pour se libérer de ses souffrances psychiques, la désertion, la cachette ou la fréquentation de ses pairs se présentent comme une alternative atténuante :

Je quittai donc cette maison et terrai pour toujours dans le quartier Celui-qui-boit-de l'eau-est-un-idiot. Je me plongeai dans une

aventure durant les années qui suivirent. Je pris conscience que je devais me façonner moi-même en foulant les règles de la société. Pendant des jours et des nuits, je me cachais vers les cabanes du ruisseau qui coupe notre ville en deux. Au milieu des enfants ramassés, je passais presque inaperçu. (A. Mabanckou, 2003, pp. 29-30)

Toujours dans l'analyse étiologique de la criminalité, la jalousie et l'intolérance causées par le contraste social et les inégalités flagrantes de la répartition de la richesse et des pouvoirs sont aussi comptables : « Il roulait dans une Mercedes neuve aux vitres fumées, et je me sentais offensé par sa réussite, sa manière de l'exhiber au reste de la population qui croupissait dans l'indigence extrême » (A. Mabanckou, 2003, p. 39). Cette jalousie qui incite à commettre un acte criminel, nous la retrouvons chez les frères de Joseph à travers ce verset : « Tuez Joseph ou bien éloignez-le dans n'importe quel pays, afin que le visage de votre père se tourne exclusivement vers vous, et que vous soyez après cela des gens de bien »¹ et chez Caïn et Abel dans *Les Tragiques* d'Agrippa D'Aubigné (A. D'Aubigné, 1995, p. 278)

Encore une fois, dans le registre des causes sociales de la criminalité, le milieu désœuvré le plus souvent agressif et précaire dans lequel vit l'enfant naturel et le contraste social entre les riches et les pauvres peuvent contribuer également au développement de la criminalité. La sur-médiatisation des actes criminels qui fait des fauteurs de troubles des idoles en est une autre paire de manches dans l'amplification de ce mal de tous les siècles. Et, dans bien des cas, au lieu de s'intéresser aux causes réelles de l'acte, la spéculation est orientée vers la

¹ Le Coran, Sourate 12 : YÛSUF (Joseph), Verset 9.

victime. La communauté laxiste, au lieu de procéder à une analyse sérieuse des causes de ce fait de société dont elle est la seule auteure, verse dans la mythification, les préjugés, les supputations, les rumeurs ; une posture naïve et dévoyée que tente de calquer le narrateur dans ce propos : « Moi je voudrais bien qu'un jour ses communiquées s'appesantissent un peu sur les vraies raisons de la mort d'un individu au lieu de recouvrir celui-ci d'un linceul de pudeur » (A. Mabanckou, 2003, p. 97). Cette approche biaisée et déviante qu'adopte l'anthropologie de la criminalité dans la recherche des causes du crime, inspire Enrico Ferri (1908) a avancé que :

Jusqu'à ces derniers temps, les criminalistes n'étudiaient pas le criminel : ils concentraient toute leur attention et tout l'effort de leurs syllogismes sur l'étude du crime - qu'ils considéraient, non pas comme l'épisode révélateur d'un mode d'existence, mais simplement comme une infraction aux lois. Ils ne voyaient dans le délit que sa surface juridique et ne songeaient pas à en rechercher les racines profondes dans le terrain pathologique de la dégénérescence individuelle et sociale. (E. Ferri, 1908, p. 16)

À s'enliser dans le listing des différents secteurs de la société épinglés comme causes qui génèrent et entretiennent la criminalité, nous risquerons de nous perdre dans les méandres des aspects économiques, politiques, sociaux, culturels, religieux ; c'est dire plutôt qu'aucun domaine de la vie de l'homme n'est épargné dans le processus d'incubation des criminels et des bandits qui se plaisent dans le piétinement des normes sociales qu'ils jugent hypocrites ; une façon de faire écho de cette formule vulgaire d'Angoulême : « Je chie sur la société ». (A. Mabanckou, 2003, p. 18).

Au terme de cette analyse faite en marge des thèses scientifiques et empiriques, nous avons démontré que l'auteur a touché du doigt les vraies causes sociales qui génèrent et entretiennent la criminalité et le banditisme et, par ricochet, a invité les communautés à prendre avec beaucoup de sérieux la prostitution et la gestion des disparités sociales si elles veulent combattre réellement ce phénomène. À l'opposé des causes sociales indexées par l'auteur, Gilberly Mouanda-Mouanda (2008), traque les causes de ce phénomène dans les inégalités économiques entre les pays du Nord et ceux du Sud. Sous réserve des postulats de Mabanckou, il oriente sa réflexion vers l'échec des politiques de gestion des forts taux de natalité, le problème du chômage, le niveau d'urbanisation faible en Afrique, les faibles moyens de la justice pénale et la prolifération des armes à feu. À mon avis, vouloir circonscrire l'analyse de ce fléau dans les causes sociales et politiques, ne saurait suffire. Certes, ces causes sont visibles et indéniables, mais il serait plus efficient d'explorer aussi celles-ci sous l'angle culturel, religieux voire conjoncturel ; bref sur tous les domaines qui concernent l'homme dans ce contexte de l'ouverture des frontières. Outre ce travail remarquable focalisé sur les problématiques liées à la criminalité (sur la thématique), Alain Mabanckou a aussi exposé son niveau de maturité dans la fabrique de l'intertextualité ; une compétence à laquelle il a greffé un talent soutenu par une culture littéraire et intellectuelle ouverte au monde.

2. Parade littéraire et intellectuelle : le talent littéraire à repenser

L'architecture romanesque adoptée par Alain Mabanckou pour la mise en intrigue de la criminalité au sein de cet imaginaire, ne cesse de confirmer l'originalité de sa plume dans le champ

littéraire, son érudition et son talent. En dehors de la thématique inédite et la touche générationnelle apportée dans l'analyse de sujet, l'auteur a aussi fait montre de son sens élevé de sa maîtrise de la fabrique intertextuelle au sens bakhtinien (M. Bakhtine, 1978).

À l'intérieur de la matrice romanesque, il a greffé des fragments de discours poétiques : « Tout le monde m'appelle soulard » (A. Mabanckou, 2003, p. 104), qui d'ailleurs n'est pas fortuite dans la fabrique de cette fiction.

Aux frontières du théâtre classique et du drame romantique, les quatre subdivisions de l'intrigue titrées respectivement « Mon idole et grand maître Angoualima », « La fille en blanc », « Tuer Germaine » et « L'assassinat », font épouser à son corps romanesque un moule parodié de discours de spectacle et de représentation ; un caprice esthétique lui offrant la possibilité de ne pas s'aligner ni du côté des classiques, encore moins, dans la veine romantique. Sous cette géométrie romanesque, nous verrons par conséquent, le roman phagocyter les autres genres écrits et devenir, du coup, un genre hybride, un genre carrefour.

Toutefois, pour nier le postulat de Chevrier, dans le maillage du code écrit par les genres oraux, « l'insertion de l'oral dans l'écrit est un greffe impossible » (B. Dieng, 1990, p. 79), il fait « happer » les genres oraux par le roman. Sans nous tromper, nous constatons que le récit sur la trajectoire de vie de héros criminel épouse l'allure d'un récit épique dynastique (B. Dieng, 2008) travesti. Alain Mabanckou, pour toujours charmer la critique sur la poétique des genres, complexifie et brouille le dispositif narratif en superposant deux héros : le grand et mythique criminel Angoualima et son apprenti Grégoire personnage héros. Ainsi, en relatant les circonstances dans lesquelles est né héros, « Nous étions des enfants ramassés parce que beaucoup de nos mères d'alors, à la suite d'une grossesse non désirée attendaient le jour de l'accouchement pour échapper

de la maternité ... » (A. Mabanckou, 2003, p. 21), l'auteur apostrophe d'abord le syntagme narratif sur la généalogie ; ce qui est vrai- semblant d'ailleurs, car on ne pourrait pas se prononcer davantage sur des parents que nous ignorons leur identité. Ensuite, il relate les péripéties de l'enfance du héros perlées de jeux d'échec. En exil, dans la mouture épique dynastique le héros épique peaufine son expérience, contrairement à ce héros criminel qui s'exerce sur la population autochtone pour mieux réussir ses forfaits crapuleux : « je me plongeai dans une aventure durant les années qui suivirent. Je pris conscience que je devais me façonner moi-même en foulant les règles de la société. Je devais me tailler une place, me distinguer ». (A. Mabanckou, 2003, p. 29-30)

Du récit de l'œil crevé à celui de l'assassinat d'une personne, la trame narrative configure un geste qui se déroule dans le creux d'un conte mythique. L'attitude de l'autorité gouvernement calquée dans ce passage viendrait confirmer cet état de psychose : « Des chansons populaires, interdites par le gouvernement, pérennisèrent ce mythe de l'assassin sans visage. Nul ne savait dans quel quartier de la ville logeait le Grand Maître. En un mot, il vivait partout » (A. Mabanckou, 2003, pp. 29-30). La figure du griot, incontournable dans la mise en intrigue d'une geste dynastique ou corporative, serait incarnée ici, dans une approche parodiée, par le second héros, à travers lequel la trajectoire inédite de l'idole est immortalisée.

À côté de sa poétique d'intégration des genres littéraires, l'auteur s'est aussi illustré dans cette parade par le décloisonnement des formes d'écritures. Il a procédé à un maillage des types de textes qui gardaient, sous un certain rapport, la catégorisation des genres longtemps jaloux de leur poétique. Ainsi, verrons-nous introduits, dans le corps romanesque, des extraits de communiqués de presse faisant état d'un acte criminel : « Une infirmière de l'hôpital Adolphe-

Cissé, revenant de son travail, a été victime d'une agression par un maniaque sexuel. Une plainte contre X a été déposée auprès du commissariat du quartier Celui-qui-boit-de l'eau-est-un-idiot » (A. Mabanckou, 2003, pp. 16-95). Outre le communiqué attribué au texte informatif, l'auteur a convoqué en caractère majuscule, l'affiche « INTERDICTION DE JETER LES ORDURES SOUS PEINES D'AMENDE » (A. Mabanckou, 2003, p. 110), un extrait de procès juridique :

Oui, messieurs et mesdames de la Cour, tout à l'heure vous écouterez les arguments de la défense, [...] En définitive, mesdames et messieurs de la Cour, notre pays n'ayant pas, hélas, un châtiment au-delà de la peine de mort, je requiers donc celle-ci avec un immense sentiment de frustration. Je vous remercie. » (A. Mabanckou, 2003, pp. 55-56).

Également, dans les interstices de cette fiction, l'auteur a logé tantôt une interview relayée lors d'une émission radiophonique « La Parole aux auditeurs » portant sur le thème « Angoulima, mythe ou réalité ? Réagissez ! » (A. Mabanckou, 2003, pp. 81-89), tantôt une conversation virtuelle entre l'apprenti criminel et son idole. La forme épistolaire apparaîtra sous le format subverti entre les deux amoureux, Grégoire et Germaine :

Chérie, j'ai oublié de te dire qu'il y a juste une semaine, [...]. [Non, je répondrai comme d'habitude. C'est facile pour un ouvrier d'expliquer comment il comble ses heures. Alors, je n'irai pas par quatre chemins. Je dirai, d'un air sérieux] : Je suis resté dans mon atelier, ces derniers temps... » (A. Mabanckou, 2003, pp. 169-170).

Toutefois, vouloir apprécier le talent de l'auteur en se limitant seulement à son niveau de maturité dans la fabrique inédite et générationnelle de l'intertexte, serait une méconnaissance du niveau envieux la culture littéraire et intellectuelle de l'auteur. Mieux, s'engager à lire *African psycho*, c'est être prêt à toutes les gymnastiques intellectuelles, c'est convoquer tout son savoir pour raccommorder les fils, les « fragments disparates » (S. Ghanou, 2004, pp. 83-105) car, comme il tient de le rappeler « quand il s'ennuie en écrivant, le lecteur doit s'ennuyer à son tour en lisant ». Désormais, le génie de l'auteur, ne tient plus, en fait, sur une quelconque appartenance culturelle et/ ou géographique, mais sur son périmètre cognitif soutenu par une lecture riche et variée et surtout bien documentée. Il se plaît à brouiller le lecteur, à le mettre à l'épreuve. Il le charme en dispersant tout à la fois, en commençant sans terminer, en convoquant tout, sans rien élire, en enchâssant un ensemble d'idées apparemment incompatibles mais, au fond, cohérentes. Tel est d'ailleurs le sens qu'Edouard Glissant attribue à l'acte d'écrire :

Écrire c'est dire le monde. Le monde comme totalité, qui est si dangereusement proche du totalitaire. Aucune science ne nous en procure une opinion réellement globale, ne nous permet d'en apprécier l'inouï métissage, ne nous fait connaître comment sa fréquentation nous change. L'écriture, qui nous mène à des intuitions imprévisibles, nous fait découvrir les constances de la diversité du monde (E. Glissant, 1997, pp. 119-120)

En « maquillant » pêle-mêle son roman de tous genres écrits et/ou oraux ; l'auteur séduit le lecteur par son savoir encyclopédique et procède à une communion sans interdits de toutes les formes d'expression, de tous les niveaux de langue

qui, loin de se censurer les uns des autres, « copulent » joyeusement en vue d'« accoucher » un tout significatif

Faire allusion, par le propos du professeur invité à l'émission « La Paroles aux auditeurs », à *L'Homme criminel* de Cesare Lombroso « Messieurs, disait-il, je vais vous dire clairement qu'en tant qu'héritier convaincu de l'école italienne de criminologie, j'ai été fasciné par un livre que je conseille à tout le monde : *L'Homme criminel* de Cesare Lombroso, et sa magnifique théorie du criminel-né » (A. Mabanckou, 2003, p. 82) et à la fiction romanesque de *La Brute* de Guy des Cars « (A. Mabanckou, 2003, p. 32) sur la criminalité, témoigne de l'épaisseur de la documentation de l'auteur dans ce domaine. À vrai dire, l'auteur pour attaquer de telles thèses aurait eu d'abord à papillonner sur les œuvres qui ont eu à traiter de la criminologie, pour après, sous le manteau du littéraire, forcer le changement de posture du lecteur sur l'environnement de ce phénomène. Dans cette même logique, les traces de « bandes dessinées de Zoro ou de Blek le Roc » (A. Mabanckou, 2003, p. 32), du film intitulé « *Les Tontons flingueurs* » (A. Mabanckou, 2003, p.42), sans compter le listing de tubes musicaux « de la trempe de Rochereau Tabu Ley, qui se produit dans la salle mythique de l'Olympia à Paris, Luambo Makiadi alias Franco et ses inégalables quintes de guitares, Lita Bembo et ses chaussures Salamander, Sam Mangwana et sa coiffure afro ; [...] » (A. Mabanckou, 2003, p. 65), restent des preuves tangibles qu'Alain Mabanckou s'intéresse aussi à toutes les formes d'art. D'ailleurs, l'effraction faite dans le débat sur les types de littératures (grande ou populaire) :

Je me suis lancé, moi aussi, dans la lecture de ce que les gens appellent la grande littérature. A chacun ses goûts. Moi, ce que je cherchais, c'était de l'action, de la frayeur, que je retrouvais plutôt dans la littérature populaire.

Cependant, on rapportait que, pour être un homme cultivé, il fallait se plonger dans les Proust, les Genet, les Céline, les Rousseau et bien d'autres de cette trempe » (A. Mabanckou, 2003, p. 33)

Serait une option pour orienter la définition du talent vers les aptitudes de l'écrivain à pouvoir restructurer les frontières littéraires et se nourrir de toutes les sources et de toutes les souffles. Les allusions faites à la « caverne d'Ali Baba » (A. Mabanckou, 2003, p. 102) ouvre à la fiction le conte mythique. Traiter des prostitués d'Amozones « A. Mabanckou, 2003, p. 103) serait une astuce esthétique pour parodier un fait lié à l'histoire des résistances armées en Afrique où des dames se sont distinguées par leur courage dans l'armée du roi Béhanzin. Le registre vulgaire employé par endroit par les personnages et le recours sans complexe aux emprunts langagiers « *Ba nwa mamb' biwulu* » (A. Mabanckou, 2003, p. 103), « *mpi* » (A. Mabanckou, 2003, p. 63), sans compter la répétition lancinante de l'expression « chose-là » à tout bout de paragraphe, abordent la problématique sur le décentrement de la langue d'écriture. Par conséquent, dans cette nouvelle géométrie de l'esthétique romanesque, les critères qui sous-tendent le talent et la maturité dans l'acte littéraire déclassent les considérations nationalistes, la querelle de générations et d'école, le débat sur le plagiat, entre autres. L'art, selon les auteurs du manifeste « L'Afrique qui vient », « n'est pas une question de géographie, mais de rencontre d'univers, loin des frontières et des cartes d'identités ou des passeports » (M. Le Bris et A. Mabanckou, 2013, p. 10). Le nouveau, romancier, loin des interdits, des tabous, des conventions et contraintes, de toute psychose « drague » « R. Barthes, 1973, p. 10) le lecteur. Aux yeux de Barthes le roman devient ainsi une :

Fiction d'un individu qui abolirait en lui les barrières, les classes les exclusions, non par syncrétisme, mais par simple débarras de ce vieux spectre : la contradiction logique ; qui mélangerait tous les langages, fussent-ils réputés incompatibles ; qui resterait impassible devant l'ironie socratique [...] et la terreur légale (R. Barthes, 1973, p. 9)

En somme, nous pouvons admettre qu'avec *African psycho*, Alain Mabanckou a fini par nous montrer que le talent, dans le royaume des lettres, a transcendé les frontières linguistiques et géopolitiques. Il est désormais indexé d'une part, au niveau de documentation et de lectures de l'auteur et, d'autre part, à sa capacité d'intégration, à la fois flagrante et harmonieuse, de tous les domaines de la vie. Comparé aux autres fictions conçues dans la génétique des poétiques du divers, d'hybridation ouverte au tout-monde, *African psycho* pourrait être considéré comme leur chef-d'œuvre. Par contre, le niveau de profondeur de la subversion du langage, analysé sous le prisme de la dédramatisation linguistique, laisserait en friche la polémique ouverte sur la langue d'écriture.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous avons démontré que les théories scientifiques et/ou empiriques, longtemps faites sur les causes de la criminalité sont loin d'être liées au patrimoine génétique ou à des dégénérescences congénitales de l'être criminel. En termes clairs, on ne naît pas criminel, on le devient. En fait, si nous tenons compte de l'étroitesse des informations que nous enseigne la trame narrative d'*African psycho*, nous serons sans doute convaincus que la criminalité est un phénomène social, généré, entretenu et amplifié par la société. En réalité, la

pédagogie qui se dégage de la trajectoire de vie du personnage central depuis les circonstances de sa naissance à son option de « fouler les règles de la société » en passant par son insertion, son enfance et son éducation tous ratées, illustre que la société est entièrement responsable des circonstances d'incubation de l'esprit criminel. Personne ne l'ignore, pour soigner le mal, les règles élémentaires nous dictent de s'attaquer à la source ; donc pour combattre la criminalité, le banditisme, il urge que les sociétés prennent au sérieux le phénomène de la prostitution et réduire drastiquement par des politiques responsables et efficaces la gestion des disparités sociales.

En outre, vouloir limiter la densité de cette fiction romanesque à l'épaisseur, à l'actualité et à l'universalité de sa thématique serait une méconnaissance de la maturité intellectuelle et du talent de son auteur dans la fabrique de l'intertextualité devenue un levier incontournable pour les discours tout-monde. Certes, l'auteur nous a incités à repenser l'anthropologie de la criminalité mais, il a surtout ranimé et orienté le débat sur la grille d'appréciation du talent chez l'homme de lettres et des caractéristiques de la littérature tout-monde.

Références bibliographiques

Bakhtine M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard. Collection « Bibliothèque des idées ».

Barthes R. (1973). *Le plaisir du texte*. Paris : Éditions du Seuil.

D'Aubigné A. (1995, 2^{de} éd 2005). *Les Tragiques*. Paris : Editions Gallimard. Livre VI.

Dieng B. (1990). Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, n°21,1990 : *Les genres narratifs et les phénomènes intertextuels dans l'espace soudanais (Mythes, Epopées et Romans)*. Dakar : PUD.

Dieng B. (2008). *Société wolof et discours du pouvoir* - Analyse des récits épiques du Kajoor. Dakar : PUD.

Ferri E. (1908). *Les Criminels dans l'art et la littérature* (3e édition).

Glissant E. (1997b). *Traité du Tout-Monde*. Paris: Gallimard.

Gall F. J. (1838). *Précis du système phrénologique* [traduction de l'Anglais par le Docteur Valentin]. Paris.

Le Bris M. et Rouaud J. (2007). *Manifeste d'une littérature-monde en français*. Le monde, 15 Mars 2007.

Le Bris M. et Mabanckou A. (2013). *L'Afrique qui vient*-Anthologie. Paris : Hoëbeke.

Lombroso C. (1976 2nde éd 1987). *L'Homme criminel (criminel né - fou moral - épileptique)*. Paris : Félix Alcan.

Mabanckou A. (2003). *African psycho*. Paris : Editions Le Serpent à Plumes.

Mouanda-Mouanda G. (2008). Les traits généraux de criminalité en Afrique et son évolution depuis les indépendances : Université de Reims Champagne – Ardenne-Master 2 en Administrateur Public et Privé en Afrique.

Vauvenargues. (2968). « Réflexions sur divers sujets ». *Œuvres complètes*. Paris : Hachette, t.1.

Waberi A. A. (1998). « Les Enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire ». *Notre Librairie, Nouveaux paysages littéraires. Afrique, Caraïbes, Océans Indien* 1996 1998/1, n°135, septembre-décembre.

Webographie

Ghanou S. K. (2004). « *Le Fragmentaire dans le roman francophone africain* » <http://id.erudit.org/iderudit/010785ar> (consulté le 10/09/2021) URI.

Maris S. (1998). Alain Mabanckou : « *Mêler l'oralité à la littérature* » cf.[http : //fr.wikipedia. org/wiki/Alain-Mabanckou](http://fr.wikipedia.org/wiki/Alain-Mabanckou), p.1 à p. 6 (Consulté le 10 juillet 2021)

Renneville M. (2005). « Le criminel-né : imposture ou réalité ? ». *Criminocorpus* [En ligne], Histoire de la criminologie, 2. Thématiques et théories, mis en ligne le 01 janvier 2005. URL : <http://criminocorpus.revues.org/127>;DOI:104000/criminocorpus.127 (Consulté le 10/11/2021)